

## LA FIN D'ILA ABAB

...Quant à Ila Abab, il acquit une caravelle à un riche négociant de Florence; il loua dix mercenaires turcs qui installèrent huit arquebuses à tribord, huit arquebuses à bâbord, huit arquebuses à la proue et huit autres à la poupe.

Nous pouvons partir tranquilles enfin, s'exclama fièrement Ila Abab: "Ne voyez-vous pas que nous pouvons maintenant défier et la mer et tous les corsaires de Malte et de Chypre? Regardez-moi cette puissante caravelle et ces vaillants mercenaires! Khair-Eddine Barberousse lui-même en serait vert de jalousie."

On largua les amarres; l'embarcation avait le vent en poupe et le commandant de bord, un vieux marin de Leptis était aise de manœuvrer cette pimpante caravelle.

Se bombant le torse de temps à autre, Ila Abab lançait à ses invités: "Admirez-moi donc cette légère caravelle et ces gardes turcs qui veillent sur notre vie; n'êtes-vous pas aussi en sécurité que si vous étiez chez vous?"

La mer était calme. Les deux sacs de drachmes et de dinars scellés étaient posés sur le pont à côté des provisions. Le voyage se passait dans les meilleures conditions du monde.

Le ciel s'assombrit soudain; c'était pourtant un bel après-midi de printemps; le ciel s'assombrit encore; on ne vit plus le soleil; le soleil se voila et l'on vit et l'on vit sept oiseaux immenses et étranges cacher le firmament. Comme la foudre, ils s'abattirent sur la caravelle; de leurs serres ils soulevèrent sac de dinars et sac de drachmes et s'évanouirent là-haut dans le ciel toujours assombri.

En un clin d'œil Ila Abab mesura le désastre qui s'abattit sur lui; il ne pouvait rien faire; il s'approcha du bastingage et lança un long, un terrible hurlement de loup blessé à mort; ses sinistres invités l'entourèrent pour le consoler; il hurlait toujours.

La brise qui caressait affectueusement l'embarcation se transforma soudain en ouragan; une rafale imparable emporta tous les hommes dans les flots profonds de la mer en furie; elle poussa si violemment la caravelle par la poupe qu'il fut impossible au vieux marin de manœuvrer pour sauver qui que ce fût.

La houle devint bientôt si faible qu'on eût dit que la caravelle eût glissé sur une mer d'huile; le marin était le seul survivant à bord; c'était lui qui raconta l'histoire aux habitants du bourg; il n'avait jamais menti, affirmait-on.

Je marchais encore sous les oliviers de feu mon grand-père. Depuis plus d'une demi-heure le muezzin lançait son appel à la prière nocturne. Alors que je méditais profondément l'histoire d'Ila Abab et sa fin tragique, une voix mystérieuse, une voix souterraine s'envola depuis un tronc noueux d'olivier et susurra: " Le vieux marin de la caravelle était l'un de tes ancêtres; ne l'oublie jamais, poète solitaire!"

Je marchais encore longtemps jusqu'à ce que la Grande-Ourse, ayant voulu allaiter l'Ourson, me dît: "Veux-tu rentrer chez toi et dormir? Je dois donner la tétée à mon bébé et j'ai honte que tu me voies le sein nu; par Dieu, rentre vite!"

Cf. Salah Khelifa, La Danse des Ombres et des Lumières, le Barcide, décembre 2015, pages 145 sq.